

Hédi Bouraoui, *Vingt-quatre heures en tesselles mosaïcales. Nouvelles*, CMC éd., Toronto, 2017, 271 p.

Hédi Bouraoui choisit la nouvelle comme moyen d'expression cohérente, brève et multiple parce qu'elle renonce la « linéarité infernale », assurant une image vive, facile à saisir, de la « Mosaïque torontoise » de 169 langues, des personnages variés en quête d'identité, des lieux rarement précisés et de diverses cultures ; tout cela forme, selon l'auteur, « les tesselles de la Mosaïque créaculturelle/transculturelle/transréelle de l'art de conter ! » L'unité dans la diversité se reflète dans le volume dans un fil conducteur : la diversité transculturelle ou la thématique de l'Amour « dans tous ses états ». Car ce dernier, c'est un territoire unique, sans frontière, ni couleur, c'est « le souffle qui nous fait vivre et mourir... C'est l'air de l'exclusion ou de l'appartenir, et Nul ne peut l'occulter quand il se présente et s'en prémunir ! » (*Noirebo*, p.72)

L'antiracisme et l'acceptation de la différence donnent la dignité « en drapeau de peau ». Face aux vieux et nouveaux immigrés, on ne fait rien pour affirmer où est l'identité canadienne, sauf que, en gardant leur ethnicité, ces groupes apportent « un sang nouveau », de l'originalité.

Si le retour au pays de l'enfance est désiré (nécessité de retrouver goûts, odeurs, couleurs), ce n'est pas de la naïveté ; on constate la faim du pouvoir sans le savoir, la « mentalité d'assistés », l'idée que seul l'Étranger peut résoudre les difficultés et les contradictions créées par leurs mains. Mais l'héritage ne peut être effacé : « Goûts, odeurs, couleurs... Les cinq sens d'un art de vie nous déterminent dès la naissance, et l'on ne peut y échapper quoi qu'on fasse, avec tout l'argent du monde, toute la liberté... » (*Retour au pays de l'enfance*, p.53)

*Sur les traces d'une Roumanie perdue* me tient beaucoup à cœur. Vrai est qu'on parle d'une Roumanie d'après la « Révolution » présentant des images désolantes : l'aéroport et son délabrement général, Bucarest vue comme une ville- fantôme, la bureaucratie, le travail « archaïque » des paysans, le désert et la solitude de la ville de Constantza, un pays, « plongé dans le marasme de la stagnation, ne sachant vers quel système se tourner » (115). Il est impératif qu'une nouvelle visite ait lieu, pour ne garder en mémoire cette carte postale poussiéreuse et révolue.

Le paysage étonnant de la Sardaigne, cette « sandale perdue entre Europe et Afrique », est illustré par des métaphores inusitées :

« cet Être Géant gît sur le dos, maîtrise nonchalamment l'étendue d'eau assagie pour le moment. Le promontoire esquisse au loin la rondeur d'une femme enceinte qui repose dans son lit ; de ses cuisses émerge un nouveau-né, tête première ou peut-être phallus crépusculaire ? Parfois, l'on devine, dans cette forme fluide à cause de l'eau qui la baigne, la carrure d'un Roi ; à ses pieds l'autre formation semble projeter le portrait d'une admiratrice naine qui lui offre son corps à l'envers,, »(123)

Parfois, nous dit l'auteur, il a introduit des changements de perspectives en transformant le Moi en Autre, toujours à la poursuite de l'identité, vu que la tension entre Moi-Autre « monte en crescendo dans la dite neutralité canadienne ». Ses questions identitaires et existentielles surgissent nécessairement : « Que sommes-nous ? Où allons-nous ? Dans quel monde allons-nous renaître ? Et quel émoi allons-nous donner ?...Et donc abandonner ? » (175-176)

Le problème des racines et de l'exil est posé. L'état d'exilés est valable pour les Amérindiens aussi, car « la ville est construite par les immigrés », mais le pays « appartient aux autochtones ». Il est douloureux de constater qu'il fait partie d'un peuple « d'immigrés venus couche après couche s'installer « in This God forbidden land » juste pour partager le gâteau de l'abondance. Manifester peut-être la foi que nous sommes tous les fils de Dieu, libres et égaux devant lui et les lois du pays. »(233) Mais cette « appartenance » au pays démocratique des opportunités ce n'est qu'un masque des choses pour rassurer « les regards superficiels tout en cachant l'envers des chicanes. »(236)

Alors, peut-on le condamner pour son manque de certitude ? « Je ne suis certain que de mon incertitude ». (199) Attitude philosophique explicable et expliquée, peut-être pas au goût de tout un chacun, mais sincère. L'auteur sait qu'en offrant ses idées aux lecteurs il les invite à y participer, à s'attacher aux mots dispensés avec générosité, à pénétrer ses métaphores, à goûter ses descriptions picturales, à déchiffrer l'énigme des néologismes plus ou moins transparents ; et ces arrêts momentanés de temps à autre permettent aussi de saisir en profondeur son esprit. Si « blanchitude », « parfumisé », se dévoilent facilement, on doit s'arrêter plus longuement sur « jésuiller », « nœudoser », « rêverire », pouvoirs « mécheux », etc.

L'implication du lecteur se trouve sinon obligatoire, du moins subtilement participative, fait intéressant et rafraîchissant.

Prof. dr. Voichița-Maria Sasu  
Université « Babeș-Bolyai » Cluj-Napoca  
Roumanie